



Septembre 2014.

Traduit de l'anglais par #Céline Villiers ; [Outlander Actus France](#)

Article VO : <http://www.lightspeedmagazine.com/NONFICTION/INTERVIEW-DIANA-GABALDON/>

### **Est-ce qu'il y a des ressources particulières qui vous ont été utiles lors de votre travail de recherche pour ce livre ?**

Oui, pour certaines batailles entre autres, la meilleure ressource que j'ai pu trouver est la série « Men at War » de la maison d'édition *Osprey*. L'écriture est très soignée et très détaillée. Vous y trouvez l'ordre de bataille, chaque nom de tous les officiers qui commandaient ainsi que leurs unités et des trucs dans le genre, mais également la préparation de la bataille. Et ensuite la bataille en elle-même, détaillée étape par étape à l'aide de cartes et tout le bataclan. Ils sont très, très détaillés et écrits en général de façon très claire. Leur guide de la Bataille de Monmouth m'a en quelque sorte servi de support pour cette partie de l'histoire. Cependant, la bataille intégrait aussi un tas de personnages illustres de la Révolution américaine, allant de George Washington au Marquis de Lafayette en passant par Anthony Wayne et un tas d'autres protagonistes aux noms mémorables. Pour la plupart, c'était leur premier véritable engagement, alors j'en ai pris quelques-uns et je les ai mis sur le devant de la scène en les détaillant un peu plus, et en ce qui les concerne, j'ai dû consulter la biographie de chacun. Par exemple, celle de Nathanael Greene, qui était ce qu'on appelait un « Quaker Combattant », du fait qu'il avait été élevé comme un Quaker mais qui avait rejeté cette croyance, non seulement pour combattre lors de la Révolution américaine, mais aussi parce que c'est ce qui lui avait permis de devenir général.

### **C'est intéressant, parce que les Quakers sont réputés pour être pacifistes. Y avait-il également beaucoup de Quakers qui se battaient ?**

Oui, il y en avait, et en particulier lors de cette bataille à cause de la proximité avec Philadelphie, qui était un point stratégique pour les Quakers. Alors il y en avait beaucoup qui étaient du coin, ils venaient de la campagne et un bon nombre d'entre eux était déterminé. La vie des Quakers s'organise autour d'un principe, celui du rassemblement. Et à vrai dire, ils n'ont ni église, ni rituels, ni liturgie ou quoi que ce soit... mais une ou deux fois par semaine, il y a ce rassemblement où la congrégation au complet se retrouve et discute de tout ce qui, d'après eux, peut être sujet à discussion. Ils communient et joignent leurs prières, mais chacun s'y adonne si le cœur lui en dit.

On ne peut pas véritablement parler d'institution, mais il y a ce que l'on appelle des « assemblées de culte ». C'était plutôt une sorte de rassemblement général où l'on ne donnait pas de directives mais où l'on apportait des précisions sur ce que l'on attendait d'un tel rassemblement, à savoir, comment un Quaker devait se comporter dans la vie de tous les jours.

Lors d'un rassemblement annuel à Philadelphie (l'une des assemblées les plus importantes), ils avaient émis l'idée, auprès des Quakers de toutes les colonies, que puisqu'ils étaient voués

à la paix, il leur semblait judicieux que les Quakers soutiennent la cause du roi George et laissent le soin à l'armée de s'occuper de la rébellion et de l'écraser ; parce que ça leur semblait être la meilleure voie vers la paix, ce qui aurait pu être le cas. Et quel en aurait été le résultat ? Et bien, la plupart d'entre nous seraient Canadiens. Mais il y avait beaucoup de Quakers qui n'étaient pas d'accord avec ça, et les Quakers chipotent beaucoup à proprement parler, pour ne pas dire toujours, lorsqu'il s'agit d'agir. Et cela a tellement... bouleversé les esprits, comme ils disaient, d'un si grand nombre de Quakers, qu'au final, ils étaient prêts à prendre les armes pour défendre la cause des rebelles.

Nous avons là un médecin Quaker qui travaille dans l'armée, un ami de Claire Fraser, et nous explorons certains aspects de la philosophie quaker à travers le livre, et pas uniquement à la lumière de cette bataille-là. C'est une philosophie intéressante, et d'autant plus intéressante, quand elle se heurte à ce que vous pourriez appeler la dure réalité de la vie sur la frontière.

### **Quel impact cela a-t-il eu sur leurs relations avec l'ensemble de la Communauté Quaker après la guerre ?**

Un grand nombre d'entre-deux ont été chassés des assemblées, ou bannis, comme ils disent souvent, pour avoir agi de la sorte. Et certains d'entre eux ont mis en place de plus petits groupes de rencontres indépendants, avec des gens qui partageaient les mêmes opinions et dont certains pratiquaient simplement leur foi dans leur coin en dehors de tout rassemblement. Certains y ont complètement renoncé et auraient même épousé les croyances de leur épouse, s'ils étaient mariés à quelqu'un qui n'était pas Quaker.

### **C'est intéressant. Aussi, vous parliez, dans votre podcast, d'un autre exemple de détail historique. Vous disiez qu'il y avait des mines antipersonnel en 1752. Vous pourriez nous en dire plus sur ces mines ? Qu'en est-il de leurs origines ?**

Eh bien, c'étaient essentiellement des engins remplis de poudre à canon, et on les déclenchait grâce à des mèches. Au XVIII<sup>ème</sup> siècle, les batailles se déroulaient généralement de la sorte : pour procéder, les armées s'alignaient, face à face, en rangs, puis avançaient l'une vers l'autre jusqu'à ce qu'elles fussent assez proches soit pour charger les baïonnettes, tirer une volée de balles, ou, si vous aviez de l'artillerie lourde, jusqu'à ce que la partie adverse arrive à portée de tir de ses canons. Alors, voilà ce que vous faisiez si vous connaissiez le terrain sur lequel une bataille devait se dérouler... vous en miniez certains endroits, et attendiez que l'ennemi avance dessus ; puis vous allumiez vos mèches. On n'utilisait pas trop les mines antipersonnel. Cependant, on les utilisait plus fréquemment pour faire sauter les fortifications des villes qui étaient en état de siège. Là, vous plantiez une bombe à la base d'une muraille, vous reculiez pour garder une distance de sécurité ; et là, vous la déclenchiez.

### **Je vous ai entendu dire que vous recevez beaucoup de lettres de soldats qui ont lu vos livres.**

Effectivement. Les livres ont la côte auprès des militaires. Beaucoup de ces militaires qui sont déployés en Iraq ou en Afghanistan vont chez le libraire et prennent le plus gros livre qu'ils puissent trouver pour la durée du vol. Et bien souvent, il s'agit d'un de mes livres. Quand ils arrivent à destination, ils appellent leurs familles et leur disent : « Envoyez-moi le reste de la série ! »

Ils ont de la compassion pour Jamie Fraser. C'est un guerrier, comme eux, et il se bat pour les mêmes choses qu'eux, alors ils s'identifient à lui. Le poids des charges et des responsabilités de Jamie... ils y sont très sensibles, ainsi qu'à sa manière d'y réagir. Mais au-delà de cela, de manière tout aussi surprenante, ce qui les intéresse, ce sont les rapports entre les personnages principaux, ils se sentent concernés.

L'un d'eux m'a dit dans une lettre : « Vous avez un appel par semaine et en général, vous en consacrez la moitié aux problèmes quotidiens : « Comment ça va, ton rhume ? Est-ce que

Tom s'est fait virer de l'école ? » » Ça manque de spontanéité, et au moment où vous vous retrouvez tous les deux détendus, le temps d'appel est écoulé ». C'est un peu frustrant. Il a ajouté : « Avec les livres comme sujet de conversation, vous pouvez dire « J'en suis à tel ou tel chapitre. T'as déjà lu celui-là ? » Et si c'est le cas, alors vous pouvez demander « Eh bien, est-ce que tu ferais ce qu'elle a fait ? » Il se peut qu'elle réponde oui, ou peut-être non, mais en tout cas, la conversation prend immédiatement une tournure plus intime parce qu'ils peuvent discuter de leur propre relation en s'appuyant sur la relation de ces personnages ; cela développe un fort sentiment d'intimité et permet de communiquer rapidement.

**Pourriez-vous parler des lecteurs masculins en général ? Les lecteurs de vos livres sont, je pense, principalement des femmes parce qu'on les a tout d'abord publiés en tant que « romans d'amour ».**

Et bien, oui, c'est pourquoi les lecteurs sont majoritairement des femmes. Cela m'a pris des années pour que *Barnes & Noble* les retirent de la catégorie « roman d'amour », mais finalement j'ai réussi. Quand j'ai vendu le livre, il a été acheté par un éditeur de fiction générale qui l'a acheté parce que, comme elle disait, « C'est le meilleur livre que j'ai jamais lu ». Elle l'a emmené à sa réunion éditoriale et leur a dit la même chose. Ils ont répondu « Oh, génial, c'est quel genre de livre ? » Alors, elle les a regardés et a répondu « Eh bien, je n'en ai pas la moindre idée ! ». La commercialisation a été un long sujet de discussion, dont je ne savais rien, bien entendu. Je ne m'imaginai même pas que ça puisse leur prendre autant de temps, mais ça leur a quand même pris dix-huit mois !

J'ai appris bien plus tard qu'ils avaient failli annuler le contrat et me redonner le livre parce qu'ils n'arrivaient pas à choisir l'étiquette sous laquelle ils allaient le commercialiser. C'était avant qu'*Amazon* et d'autres sites de commerce en ligne permettent de classer un livre dans plusieurs genres à la fois. A cette époque, n'importe quel livre qui arrivait en librairie trouvait sa place sur une étagère. L'étagère portait une étiquette, alors il fallait cataloguer un livre dans un genre, et ils ne savaient pas quoi faire, parce qu'en réalité, ça n'est ni tel genre, ni un autre ; c'est un amalgame de six, voire sept genres différents que j'appréciais personnellement au moment où j'écrivais le livre.

Finalement, mon agent a appelé et a dit « Et bien, ils ont enfin décidé de ce qu'ils allaient faire de ton livre. » Il a ajouté « C'est un compromis entre le livre broché et le livre à couverture souple, pour que la couverture soit souple. Ils le mettent en avant avec les autres livres de fiction en version brochée ». C'était encore du temps de *B. Dalton & Waldenbooks*, et c'est tout ce qu'il y avait. Tous les livres de fiction brochés étaient mis ensemble en tête de gondole. Et il a ajouté « Mais ils aimeraient le vendre en version poche dans la catégorie des romans d'amour ». J'ai dit « Quoi ? Je lis des romans d'amour. J'aime les romans d'amour bien écrits, mais j'en ai lus assez pour savoir que ce n'est pas ça que j'écris ». Alors, j'ai deux objections à cela. Vous l'appellez « roman d'amour » et le *New York Times* n'en fera jamais aucune critique, ce qui n'est pas vraiment un problème, cela ne m'empêchera pas de vivre.

Mais, plus important, cela va me priver complètement de la moitié de mes lecteurs, les hommes. Je continuai « Il y a des choses dans ces livres que seuls les hommes perçoivent, pas les femmes, et il y a des choses auxquelles ils réagissent bien différemment des femmes. Et je n'aimerais pas perdre cela ». C'était lui-même un homme, il a dit « Oui, je comprends ». Il a ajouté « Nous pourrions insister pour qu'ils appellent cela de la science-fiction ou de la *fantasy* à cause de cet élément surnaturel. Mais gardez à l'esprit qu'un bestseller en SF/F se vend à 50 000 exemplaires en livre de poche, alors qu'un roman d'amour qui fait un bestseller se vend à 500 000 exemplaires ». J'ai répondu « Vous marquez un point ».

Comme le disait la célèbre phrase de mon premier éditeur « Il y a des livres qui doivent compter sur le bouche à oreilles parce qu'ils sont trop bizarres pour qu'on les décrive à qui

que ce soit », ce qui est totalement vrai. Alors je me suis dit, si c'est le cas, alors c'est évidemment plus logique de les exposer à 500 000 personnes qui sortent toutes et qui en parlent à leurs amis, que de commencer avec 50 000 mille et de gagner des lecteurs plus lentement. Parce qu'une fois qu'ils auront lu le livre, il est bien entendu évident qu'ils découvriront qu'il ne s'agit ni de ci, ni de ça ; mais que c'est quelque-chose de bien distinct en soi. Et ils sortiront et diront à leurs amis « C'est le meilleur livre que j'ai jamais lu ».

### **Quelles sont ces choses que vos lecteurs hommes et femmes peuvent percevoir différemment ?**

Ils ont tendance à percevoir certaines situations différemment. Par exemple, je n'ai jamais, au grand jamais, vu un lecteur homme s'offusquer, ne serait-ce même qu'un peu, devant la scène de la fessée. Par opposition, comme je le disais, les plus jeunes lectrices sortent tout simplement de leurs gonds et moussent de rage à cette idée. Mais les hommes, eux, voient bien d'où vient Jamie, ils ont de la sympathie pour lui, et par conséquent, ils trouvent les scènes plus drôles qu'autre-chose. C'est juste que ça ne les dérange pas, alors que certaines femmes trouvent ça terriblement érotique. Et bien, à vrai dire, certains hommes aussi, mais là, il est plutôt question de similarité que de différence. Ça fait d'ailleurs partie d'une des scènes.

D'autres scènes impliquent (je ne suis pas certaine que vous appelleriez ça comme ça) des comportements « anti-sociaux ». Il y a des cas comme celui-là par exemple, où un homme s'approche d'une jeune fille qui a failli brûler vive, quand sa cabane a été incendiée. Il la trouve à l'agonie dans les cendres, et, incapable de la laisser mourir, l'étouffe de ses mains. Ça ne pose vraisemblablement pas de problème aux hommes. Ils trouvent ça très profondément fâcheux et me disent à quel point ils seraient bouleversés de devoir faire ça, mais ils présentent toujours les choses de la sorte « Vous devez le faire », tandis que les femmes écrivent pour me dire « Oh, je ne pourrais jamais faire ça ». C'est comme si elles avaient l'impression d'avoir le choix, alors que les hommes, non.

### **En parlant des hommes, vous dites que la scène où Jamie est torturé les écoëure beaucoup plus ?**

J'ai déjà eu l'occasion de m'expliquer auprès de l'une des personnes de la production, cela concernait une réplique dans l'un des scripts, sur une situation où il aurait été question d'un acte de sodomie non consentie; et ils faisaient dire au personnage « La sodomie, mon père n'en aurait eu que faire », ce à quoi j'ai répondu en disant « Oh, je parie que si. ». C'est typique des hommes hétérosexuels, ils réagissent avec leurs tripes. Ce n'est pas qu'ils soient contre le fait que quelqu'un fasse ça, s'il y consent...c'est juste le fait qu'ils trouvent l'idée-même personnellement répugnante. Ils ne veulent même pas y penser.